

Lorsque Goethe visita la Suisse

Des siècles durant les Alpes furent vécues comme une région effroyable, engendrant la peur, comme des pans d'un tas monstrueux de grands édifices effondrés, des ruines d'un monde fracassé, sans aucune régularité, où la nature avait entassé en vrac toute sa matière restée inemployée. Comment en vient-on, dans ces conditions, au tournant d'une expérience du beau et du sublime en contemplant ces ruines ? Comment fut-on en situation d'en venir à considérer ces monts avec d'autres yeux ? Par de nouveaux horizons dans l'expérience de vivre la nature que Jean-Jacques Rousseau et aussi Edmund Burke avaient ouverts — et par les actes de Goethe.¹

Au moment où Goethe, du 3 octobre 1779 au 13 janvier 1780, visita la Suisse, il avait entrepris beaucoup de choses. Ce ne fut aucunement une décision soudaine comme lors de son premier voyage en Suisse, quatre ans auparavant. Goethe, et son ami de 22 ans, le Duc Carl-August von Sachsen-Weimar-Eisenach, chevauchèrent avec leurs six compagnons depuis Bâle, où ils avaient passé la nuit, en suivant la vallée sauvage de la *Birse* et au travers des collines du Jura avec leurs défilés étroits. Leur premier but fut Moutier, l'île Saint Pierre — sur le *Bielsersee* où Rousseau, en 1765, avait passé quelques semaines en exil — ils avaient poussé une pointe dans l'*Oberland* bernois, vers *Staubbach*, puis en arrière sur Genève, où près de Chamonix, ils se rendirent à la Mer de glace, au pied du Mont blanc, et montèrent, par la vallée du Rhône finalement jusqu'au col du saint Gothard. Les dessins de Goethe font comprendre dès le début, qu'il ne s'agissait guère d'une visite de curiosités qui valaient à peine d'être vues, il s'agissait de grandes expériences et de sensations ressenties autour de l'observation et de l'auto-observation, de connaissance du monde et de soi — tel était le sous-texte, le projet, de ce voyage. À leur retour, Goethe et Carl-August mirent en pratique la décision qu'ils avaient prise en chemin de rejoindre l'alliance des Francs-maçons.²

À Moutier, le 3 octobre, Goethe nota ses impressions du premier jour de voyage par la vallée de la *Birse*. Il ne désigne aucun site déterminé, pourtant les parcours entre *Choindex*, *Roches* et les gorges de Moutier ont été faits, comme Goethe les décrit ici, pour réaliser de telles expériences :

J'ai ressenti une grande sérénité en traversant ce lieu très étroit. Le sublime donne à l'âme une belle sérénité, elle s'en ressent entièrement, elle se sent aussi grande qu'elle peut l'être. Quelle merveille que cette sensation de pureté qui monte jusqu'au bord sans déborder. Mon œil et mon âme pouvaient saisir les objets, et comme j'étais sincère, cette sensation ne se heurtait nulle part à une fausse opposition, ceux-ci agirent donc comme ils le devaient.³

Un des accompagnateurs, un jeune homme, fut désappointé, de sorte que ses expériences chez lui, ne furent guère aussi intenses que la première fois où il était passé par là. Cela fut pour Goethe l'opportunité d'une réflexion psychologique :

Lorsque nous voyons un tel objet pour la première fois, notre âme inaccoutumée s'élargit considérablement, et il en résulte un plaisir douloureux, une plénitude qui émeut l'âme et nous arrache des larmes voluptueuses. Par cette opération, l'âme devient plus grande en elle-même, sans le savoir, et n'est plus capable de cette première sensation. La personne croit avoir perdu, mais elle a gagné. Ce qu'elle perd en volupté, elle le gagne en croissance intérieure.⁴

Après qu'il eut fait quelques observations sur des falaises calcaires et arrêté quelques annotations sur la végétation, il conclut : « On ressent profondément qu'ici il n'y a rien d'arbitraire, ici opère une loi d'éternité se mouvant avec lenteur. »⁵

1 Le présent article est une continuation d'une contribution de Ruedi Bind : *Als Hegel vor den Gletscher [Als Hegel vor den Gletschern Stand [Quand Hegel se tenait devant les glaciers]* dans **Die Drei** 4 /2021, pp.25-36 [traduite en français : DDRB421.pdf, *ndt*]

2 Voir : www.feimaurer-wiki.de/index.php/johann_Wolfgang_von_Goethe

3 Jonas Fränkel : *Goethes Brief an Charlotte von Stein [Lettre de Goethe à Charlotte von Stein]* — vol. I (1776-1781), Iéna 1908, p.173.

4 À l'endroit cité précédemment, p.174.

5 À l'endroit cité précédemment, p.175.

Sollicitations de l'âme d'un nouveau genre

Dans ces remarques de Goethe, la désignation du terme « sublime » (*erhaben*) est frappante ainsi que la description et réflexion d'un tel sentiment correspondant. Dans la discussion esthétique philosophique, la « sublimité », le caractère sublime, était alors un thème de ce temps, impulsé par des auteurs anglais tels que Shaftesbury (1671-1713), Joseph Addison (1672-1719) et notamment, Edmund Burke (1729-1797).⁶ Avec cette esthétique nouvelle ce ne fut plus seulement qu'un paysage culturel soigné et vécu comme beau, mais encore le regard fut élargi sur des espaces naturels sauvages et dangereux, comme les océans et les hautes montagnes, qui certes déclenchaient des frissons d'horreur, mais selon un art et une manière plus agréables parce que mélangés de sentiments de craintes et de vénération.

Immanuel Kant, dont les amis les plus proches étaient des commerçants anglais, reprit cette esthétique dans un essai précoce de l'année 1764 :

L'aperçu sur une montagne dont les sommets enneigés percent les nuages, la description d'une tem-
pête démoniaque ou la description du royaume des enfers de *Milton*, suscitent le plaisir, mais avec de
l'épouvante ; par contre, le coup d'œil sur un prairie remplie de fleurs, peuplée de troupeaux pais-
sant, la description de l'Élysée ou celle d'*Homère* de la ceinture de Vénus donnent lieu à une sensa-
tion agréable qui est joyeuse et riante. Pour que ce genre d'impression puisse avoir lieu en nous avec
une force convenable, nous devons avoir un *sentiment du sublime* et, pour jouir vraiment de ces der-
nières il nous faut un *sentiment* pour la beauté. De hauts chênes et des ombres solitaires dans un bos-
quet sacré sont sublimes, des parterres de fleurs, des haies basses et des figures de l'art topiaire sont
belles. [...] Le sublime **émeut**, la beauté **ravit**. [...] le sublime doit être grand à tout moment, la
beauté peut aussi être petite.⁷

Il était alors clair pour Kant que ce ne sont guère les choses ou les événements eux-même qui sont sublimes, mais plutôt ce que j'éprouve qui les rend seulement ainsi :

On voit bien de tout cela aussi que la vraie sublimité dût être recherchée dans l'âme de cœur de ce
lui qui en jugent et non pas dans l'objet de nature, dont l'appréciation provoque cette humeur
d'icelle. Qui pourrait qualifier de sublimes ces masses de roches informes, empilées les unes sur les
autres dans un désordre sauvage, avec leurs pyramides de glace ou bien la mer sombre et déchaînée,
etc. ?⁸

Friedrich Schiller aussi s'introduisit dans la discussion et le développement de concept : « Le sentiment du su-
blime est un sentiment mélangé. C'est une composition de l'état de souffrance qui s'exprime à son degré le plus éle-
vé comme un frisson de l'état de joie qui peut s'intensifier jusqu'à ravir [...] le sublime nous ménage donc une sor-
tie du monde sensible dans lequel la beauté voudrait nous maintenir volontiers toujours emprisonnés [...] » Le su-
blime devrait venir s'adjoindre au beau pour parfaire l'éducation esthétique de l'être humain « et élargir la sensibi-
lité du cœur humain à toute l'étendue de notre destinée, et donc aussi au-delà du monde des sens »⁹.

Dans le coup d'œil du diagnostic culturel, il se révèle ici, dans ce passage du 18^{ème} au 19^{ème} siècles, un change-
ment dans la conscience du monde et dans la relation entretenue avec la nature. Dans l'époque de Goethe, on
pouvait encore avoir l'impression que l'être humain s'éveillait seulement maintenant à la nature, comme s'il n'y
avait pas eu de Renaissance, ni de jardin de monastère médiéval. Or, pourtant cet enthousiasme fut bientôt fou-

6 Voir Edmund Burke : *A philosophical enquiry into the origin of our ideas of the sublime and beautiful [Une en-
quête philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau]* (1757) publié en allemand sous le titre : *Phi-
losophische Untersuchung unserer Ideen vom Erhabenen und Schönen [Examen philosophique de nos idées sur le
sublime et le beau]* (1773). Burke introduisit pour la première fois le concept de « sublimité » comme une catégorie
esthétique à côté du « beau ».

7 Immanuel Kant : *Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen [Observations sur le sentiment du
beau et du sublime]* (1764), Premier paragraphe : *Von der Unterschiedenen Gegenständen des Gefühls vom Erha-
benen und Schönen [De la différence entre le sentiment du sublime et celui du beau]* — [www.projekt-
gutenberg.org/kant/gefuehl/chap001.html](http://www.projekt-gutenberg.org/kant/gefuehl/chap001.html)

8 Du même auteur : *Kritik der Urteilskraft [Critique de la faculté de jugement]* (1790), 1^{ère} partie, 2^{ème} livre, A. De la
sublimité mathématique, §26 : De la grande appréciation des choses de la nature, qui est requise pour l'idée du su-
blime. — www.projekt-gutenberg.org/kant/kuk.kukp261.html

9 Friedrich Schiller : *Über das Erhabene [Sur le sublime]* (1801) —
www.projektgutenberg.org/schiller/erhaben/erhaben.html

droyé par une brutalisation des conditions de nature. Alpinisme et sports de masse culbutèrent les derniers restes de cette nature sauvage :

Le 18^{ème} siècle vit dans une expérience de la « nature », qui se trouve sous le signe du « sublime » ; tandis qu'au 19^{ème}, la nature est présente comme un *domaine de choses qui se sont passées* pleinement en étant sobrement expérimentées, — une cause de *supputations* scientifiques et techniques [...] Au 19^{ème} siècle le concept de nature a perdu ce grand trait ; il a sombré dans une *objectivité ordinaire indifférente*.¹⁰

Esthétique des expériences intimes de l'âme

Quelle signification reçoivent les expériences, sensations et sentiments du beau et du sublime, considérées depuis l'anthroposophie ? Rudolf Steiner distingue l'expérience de la relation entre les faits de celle directement des faits eux-mêmes. L'expérience d'une situation, à la vue d'un paysage ou d'un groupe de personnes, ces impressions peuvent composer une image ; je suis celui qui voit ceci ainsi et éprouve, et cela est originel et individuel. Cette vision individuelle, cette composition d'impressions et d'expériences vient au monde par mon entremise, sans moi, elle ne serait pas dans le monde. Et dans la manière anthroposophique de regarder le monde, cela prend une haute valeur propre.¹¹

En dehors des expériences provenant des faits isolés ou bien attachés à eux, je peux aussi devenir attentif aux relations *entre* les faits quant à ce que j'éprouve alors que je me place en relation avec les choses. Je m'en réjouis ou bien, cela me plaît ou me déplaît, cela me fait rire, cela fait frissonner ou bien cela m'émeut aux larmes — tous ces sentiments, sensations et jugements esthétiques ne viennent au monde que par moi et mes relations dans le monde. Je produis ainsi à partir des circonstances et relations aux faits donnés quelque chose de singulier par ma participation et je l'adapte et l'ajoute à quelque chose de nouveau, qui n'existerait pas sans moi. Steiner caractérise cela comme une « création à parti du néant ». Car :

tous les jugements de goût, tous les jugements que nous faisons sur la beauté sont de telles choses qui viennent s'ajouter. Constamment l'être humain enrichit sa vie par ce qui n'est pas conditionné par des causes préalables, par ce qu'il éprouve du fait qu'il se place dans telles ou telles relations aux choses.¹² [...] Et donc plus l'être humain est enrichi déjà en son âme, davantage il ajoute de telles relations à ses expériences de l'âme. Celles-ci deviennent la propriété de son âme, elles sont ce qui ainsi s'améliore en se déposant en son âme.¹³

Qu'on se rappelle ici la réflexion de Goethe, citée à l'entrée de cet article, suite à la traversée de la vallée étroite de la *Birse*, sur la transformation de l'expérience en une croissance intérieure à l'âme. [le paradoxe de l'*étroitesse* physique inhérente aux gorges étroites qui s'*intérieurise* ainsi en l'âme et la fait *grandir* intérieurement, *ndt*]

Avec la différence du « beau » et du « sublime », les royaumes de la nature — à l'égard desquels l'être humain, jusqu'à présent, étaient plutôt indifférent ou absent depuis longtemps — reçoivent donc de notre part une attention intérieurement participative ressentie. Ils sont redevenus des préoccupations de notre âme créatrice et ont ainsi gagné un avenir qui dépasse leur caractère éphémère : « Ce n'est qu'en laissant agir sur soi des œuvres d'art ou d'autres produits de l'esprit que les êtres créent quelque chose qui survivra à la Terre et passera à l'état du futur de Jupiter. [...] Tout ce qui est produit dans le monde succombe au temps. Seul ce qui est stimulé dans l'âme humaine demeure. »¹⁴

10 Heinrich Barth : *Philosophie der theoretischen Erkenntnis [Philosophie de la connaissance théorique]*, éditée par Christian Graf, Alice Loos & Harald Schwaetzer, Regensburg 2005, pp.75 et suiv.

11 Pour cette perspective, un guide de la science naturelle goethéenne-anthroposophique, présenté de manière convivial, s'offre à nous, avec différentes voies d'accès et d'exercices dans le monde qui environne l'être humain, donné par la nature, de Sonja Schürger, Bas Pedroli, Laurens Bockemühl, Thomas van Elsen & Cornelis Bockemühl : *Landschaft — Eine innere Entdeckungsreise. Wege zu einer lebendigen Beziehung des Menschen mit der Natur [Le paysage - un voyage de découverte intérieure. Des pistes pour une relation vivante de l'être humain avec la nature]*, Stuttgart 2021.

12 Conférence du 17 juin 1909 dans : Rudolf Steiner : *Geisteswissenschaftliche Menschenkunde [Science de l'esprit anthropologique]* (GA107), Dornach 1988, p.305.

13 À l'endroit cité précédemment, p.306.

14 Cours d'instructions données le 28 octobre 1911 dans, du même auteur : *Zur der Geschichte und aus den Inhalten der erkenntniskultischen Abteilung der esoterischen Schule von 1904 bis 1914 [Sur l'histoire et les contenus de la section épistémologique culturelle de l'école ésotérique de 1904 à 1914]*, (GA 265), Dornach 1987, p.128. [On touche ici une idée qui peut reconforter le bio-dynamiste qui entretient de telles relations avec son petit jardin ou son immense ferme et bien d'autres personnes, qui travaillent actuellement dans les nombreuses applications de l'anthroposophie de Rudolf Steiner. *ndt*]

Les monts escarpés et les glaciers qu'ils semblent sécrétés, à l'instar des océans ou d'ouragans, de tsunamis, de vagues de submersions, de tempêtes de neige, d'incendies de forêt, un cumulus d'orage croissant et devenant gigantesque dans les hauteurs, peuvent être vécues en notre âme comme des phénomènes naturels grands, vastes, sublimes. Mais quand bien même les glaciers et les soi-disant neiges éternelles commencent à fondre et menacent de disparaître sous nos yeux, nous en sommes alors bouleversés et effrayés, tout comme leur existence nous fait frissonner. Mais aujourd'hui, c'est leur caractère éphémère que l'on « touche du doigt », qui peut être vécu comme une menace pour notre civilisation et qui devient un événement sublime dans notre âme.



foto: kunstmuseum Basel

Caspar Wolf (1725-1783) : Glacier de Lauterbrunn (avec Großhorn, Breithorn & Oberhorn), 1774, Crayon et aquarelle, 22 x 35,5cm — Kunstmuseum, Bâle, Kupferstichkabinett, Basler Kunstverein 1927 inv. 1927.172

Un objet très sublimes

Mais revenons au second voyage de Goethe en Suisse. Ici nous en sommes arrivés au dessus de Bienne et de Berne, finalement à *Lauterbrunnen* où un séjour passait à l'époque pour obligatoire, en particulier à cause de la cascade de 300 mètres des chutes du *Staubenbach*. Un célèbre guide de voyage, très répandu à l'époque, caractérisait cette région, aux pieds des Géants *Eiger*, *Mönch* et la *Jungfrau* comme « l'une des vallées les plus célèbres et visitées de toute la Suisse. Elle porte son nom à bon droit ; car plus de 20 torrents se précipitent sur les roches de cette vallée. Non pas simplement pour l'amour du torrent du *Staubbach*, qui a véritablement rendu célèbre sa vallée dans toute la Suisse., mais pour ses roches sublimes extraordinaires, *Lauterbrunnen* mérite la visite des voyageurs. »¹⁵ Goethe écrit, le 9 octobre de *Lauterbrunnen* à Charlotte von Stein : « Nous avons vu pour la première fois par beau temps le *Staubbach* et le ciel bleu rayonner au travers. Des nuages s'accrochaient aux parois rocheuses, et même au sommet légèrement couvert, d'où le *Staubbach* semblait se précipiter. C'est un objet très sublime. »¹⁶ Le lendemain, nous avons fait une randonnée en montagne qui nous a fait transpirer jusqu'au lac Oberhorn et retour.

15 Johann Gottfried Ebel : *Anleitung auf die Nützlichste und genußvollste Art in der Schweiz zu reisen. Vierter Theil : Vollständiger Unterricht über alle Naturschönheiten, geograpische, physische und historisdhe Merkwürdigkeiten und so wie über di mineralogische und geognostischen Beschaffenheit des Alpengebirges der Schweiz* [Instructions sur la manière la plus utile et la plus agréable de voyager en Suisse. Quatrième partie : Enseignement complet sur toutes les beautés naturelles, les curiosités géographiques, physiques et historiques, ainsi que sur la nature minéralogique et géognostique des montagnes alpines de la Suisse.] Zurich 1805, p.62.

16 Jonas Fränkel, *op. cit.*, p.159

Les bagages du groupe comprenaient également un guide de randonnée de Samuel Wytttenbach à travers l'*Oberland* bernois.¹⁷ Goethe rendit visite à l'auteur à Berne, après son retour, où il officiait comme pasteur. Samuel Wytttenbach était en outre un chercheur naturaliste largement connu en Europe, membre de diverses sociétés savantes et connaisseur distingué de la région, qui avait publié un récit de voyages dans les Alpes bernoises en 1776 avec le peintre Caspar Wolf.¹⁸

En novembre, il séjourna chez Lavater, à Zurich, auquel il avait déjà rendu visite lors de son premier voyage en Suisse. Il y retrouva également la veuve Barbara Schulthess, avec laquelle il entretenait depuis lors une correspondance active. Avec son salon, elle formait le centre des beaux esprits de Zurich. C'est chez elle que fut rédigée une version au propre du poème *Gesang der Geister über den Wassern* (Chant des esprits sur les eaux), que lui avait inspiré la vue des chutes du *Staubbach* et dont il avait envoyé la première version à Charlotte von Stein. Il commence par les mots : *Des Menschen Seele / Gleich dem Wasser : / Vom Himmel kommt es, / Zum Himmel steigt es, / Und wieder nieder / Zur Erde muß es / Ewig wechselnd ; [L'âme humaine / ressemble à l'eau : / Elle vient du ciel, / Elle monte au ciel, / Et redescend / Vers la terre / Elle doit changer sans cesse.]*¹⁹

Tout le monde n'a pas vécu le *Staubbach* de manière aussi grandiose, loin s'en faut — qu'on se souvienne des sobres remarques de Hegel à ce propos.²⁰ Pour le philosophe Christoph Meiners, enthousiasmé par la Suisse, c'est aussi trop peu, avant tout en comparaison des chutes du Rhin à Schaffhausen. Ses réflexions et justifications sont instructives :

Nous avons longuement observé la chute, tant de face que des deux côtés, mais nous sommes tous tombés d'accord pour dire que la gloire du *Staubbach* était bien plus grande que ses mérites, et que c'était lui faire trop d'honneur que de le comparer aux chutes du Rhin à Schaffhouse. La vue du *Staubbach* [...] offre certes un nouveau spectacle merveilleux qui excite la curiosité ; mais elle ne provoque aucune des émotions et des réflexions que j'ai perçues en moi aux chutes du Rhin. On ne découvre nulle part de traces de la force et de la vitesse insaisissables qui rendent les chutes du Rhin si grandes et si exaltantes pour l'âme, et une fois la première curiosité satisfaite, on demeure justement aussi calme et froid qu'on l'était avant.²¹

Un cas remarquable de concurrence entre phénomènes de la nature, comme il peut y avoir lieu, en effet, seulement au travers des comparaisons des jugements humains ! Des chutes d'eau, qu'elles soient petites ou grandes plaisent et ravissent toujours les êtres humains. Les chutes du Rhin furent, longtemps avant les Alpes, une curiosité du paysage prise en compte. Son impact et sa grandeur correspondaient alors aussi, vers la fin du 18^{ème} siècle, aux attentes en spectacles naturels sublimes déclenchant l'admiration contemplative.

À partir d'un bon aperçu sur la littérature anglaise du voyage en ce temps-là et de l'évolution correspondante de l'esthétique, une scientifique en vint à formuler une analyse qui jette aussi un éclairage critique sur la description de Christoph Meiners :

L'observation des chutes de divers côtés, pour constater d'où le tableau opère de manière la plus grandiose devient une règle à la mode. Celle-ci, qui consiste à voir et à apprécier ou pas nous vient des Anglais. Les Anglais furent les premiers chez qui les voyages firent partie de l'éducation. Le « *Grand Tour* » [en français dans le texte, *ndt*] menait toujours en Italie. Ce que les Anglais y apprirent par l'observation des tableaux dans les galeries, servit de normes pour eux dans la contemplation de la

17 Jakob Samuel Wytttenbach : *Für diejenigen, welche eine Reise durch einen Theil der merkwürdigen Alpgegenden des Lauterbrunnenthals, Grindelwald und über Meyringen nach Bern machen wollen [Pour ceux qui souhaitent faire un voyage à travers une partie des remarquables régions alpines du Lauterbrunnenthal, Grindelwald et par Meyringen jusqu'à Berne]*, Berne 1777.

18 Du même auteur : *Reisen durch die merkwürdigen Alpen des Schweitzerlandes — Mit einem Vorwort von Albrecht von Haller [Voyages par les remarquables Alpes de la Suisse — avec une préface de Albrecht von Haller]*, Berne 1783.

19 Dans la version originale, il avait pour titre : *Gesang der lieblichen Geister in die Wüste [Chant des esprits charmants dans le désert]*, voir Jonas Fänkel : *op. cit.*, p.171.

20 Voir Ruedi Bind : *op. cit.*, p.30

[« La hauteur de la paroi rocheuse de laquelle il se précipite a seule quelque chose de grand, mais pas véritablement le *Staubbach* même. La libre descente gracieuse et sans contrainte de l'eau en retire d'autant plus un charme délicieux. En n'avisant pas une puissance, une grande œuvre artistique, ainsi l'idée reste éloignée d'une contrainte, d'une obligation de nature et l'élément vivant qui s'en disperse en jaillissant, sans être jamais réuni en une masse, et retombe éternellement et activement en pluies fait beaucoup plus naître l'image d'un libre jeu d'eau. » (citation de Hegel tirée de Karl Rosenkranz : *Georg Wilhelm Friedrich Hegels Leben*, Berlin 1844, réimprimé à Darmstadt 1998 (avec la reproduction du carnet de voyage de Hegel au travers des hautes-Alpes bernoises) pp.470-790. *Ndt*)

21 Christoph Meiners : *Briefe über die Schweiz [Lettres sur la Suisse]* Tübingen 1791, p.16.

nature. « Le paysage est beau, là où il rappelle un tableau » (Alison, 1790)²² Il y est même décrit avec les mêmes attributs d'un tableau qui peut être « beau », « charmant », « agréable » ou « sublime », « sombre », « grandiose » etc., etc. (Burke).²³ La littérature du voyage du 18^{ème} siècle est carrément saturée de ces adjectifs.²⁴

Or, il se trouve que quelqu'un est exclu de cette critique : « Mais quelqu'un est exclu d'en telle critique, bien qu'il eut voyagé plus loin tout en conservant un regard si fidèle et constant, la plupart du temps, de sorte qu'il contempla et apprécia de chaque phénomène naturel pour l'amour de celui-ci même et ne se laissa guère impressionner par de dégradantes comparaisons. Celui-là ce fut Goethe. »²⁵

Goethe éleva les nouveaux termes à la mode de l'époque, « sublimité » et « sensibilité » à un niveau totalement plus sérieux de l'expérience et de la présentation de celle-ci — dans une parole concrète et intérieurement pénétrée ce qui le préserva ainsi, aussi bien du simple naturalisme que de la somnolence d'une sensibilité superficielle à la mode ; sur son voyage en Italie, il remarqua, le 27 octobre 1786 :

Je ne fais que garder toujours les yeux grand ouverts et je me laisse impressionner vraiment par les objets. Je ne voudrais guère en juger, si seulement cela était possible. [...] si l'on ne voulût pas s'égarer ici dans le fantastique, mais prendre la région telle qu'elle repose réellement là devant nos yeux, alors toujours pourtant c'est la scène péremptoire du théâtre qui conditionne les plus grands actes et ainsi ai-je toujours utilisé jusqu'à présent le regard géologique et provincial pour réprimer la vertu imaginative et la sensibilité et me conserver ainsi un regard clair et libre de la localité.²⁶

Partir aussi intérieurement en voyage

En dehors de Albrecht von Haller (1708-1777), Jean-Jacques Rousseau et Edmund Burke, qui influencèrent de manière déterminante l'élargissement de l'horizon de l'expérience de la nature et du voyage, il faut encore inclure l'irlandais Laurence Sterne (1703-1768). Entre le long poème de Haller, *Les Alpes* (1729) et son roman, *A sentimental Journey Through France and Italy* [Un voyage sentimental à travers la France et l'Italie] (1768) il y a des mondes. Encore un an après sa parution, le roman fut traduit en allemand par Johann Joachim Bode (1730-1793)²⁷, avec comme titre : *Yoricks empfindsame Reise durch Frankreich und Italien* [Le voyage sensible de Yorick à travers la France et l'Italie]. Et avec cette traduction un autre mot fit son apparition « *empfindsam* » [qui a « une nature de sensitive » quand on la touche, c'est-à-dire à l'instar de la plante *mimosa pudica*, ndt] — un mot, pour lequel, semblait-il, l'époque était mûre, tout comme pour la description des expériences et des événements personnels. Cela devint même tout un courant désigné globalement comme *sentimental*.²⁸ Qu'est-ce qui fit le succès des romans de l'époque si affectionnés ?

Le néologisme *empfindsam*, traduit dans le sens de « sentimental », fut une découverte de Gotthold Ephraïm Lessing qui, à l'époque, précisément avec Bode, avait fondé la « librairie des érudits », comme une auto-édition pour des auteurs. Le dictionnaire des frères Grimm le mentionne en ces termes :

22 Archibald Alison : *Essays on the Nature and Principles of Taste* [Essais sur la nature et les principes du goût], Édimbourg 1790.

23 Edmund Burke : *A philosophical enquiry into the origine of our ideas of the sublime and beautiful* [Une enquête philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau], Londres 1757.

24 Sylva Brunner-Hauser : *Der Rheinfall durch die Jahrhunderte in Wort und Bild* [Les chutes du Rhin à travers les siècles en mots et en images] — *Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft Schaffhausen* [Bulletin de Nouvel An de la Société des sciences naturelles de Schaffhouse] N° 12/1960, pp.9 et suiv.

25 À l'endroit cité précédemment, p.13.

26 Johann Wolfgang von Goethe : *Œuvres*, édition de Hambourg Vol. XI, Munich 1989, p.122.

[Dans le voyage en Italie, Goethe se trouve à Terni, le 27 octobre 1786, entre Ferrare et Rome. Pour les « passionnés de Goethe », il peut être intéressant de lire les notes qu'il a prises ce jour-là, sur place, en particulier, après la rencontre d'un prêtre « plutôt satisfait de son état qui, m'ayant pris pour un hérétique, m'instruisit volontiers en réponse à mes questions sur la liturgie romaine et sur les questions relatives. » Outre le texte cité de Ruedi Bind ici, et d'autres réflexions de ce genre, les notes s'achèvent sur le thème du « juif errant » qui « témoin de tant d'enchèvètements et développements avait pris connaissance d'une situation si incroyable que Christ Lui-même, s'il revient constater les fruits de son enseignement, courra le danger de se faire crucifier une seconde fois. Voir Goethe : *Viaggio in Italia*, Arnoldo Mondadori editore, 1999. Ndt]

27 Bode fut un Franc-Maçon enthousiaste, plus tard aussi un membre des *Illuminés*, et il prit une grande part dans l'admission de Goethe dans l'association des *Francs-Maçons*, mentionnée au début de cet article, voir la note 2.

28 Comme sensibilité on caractérise dans les *Lumières* européennes une (contre-)tendance qui, à peu près à partir de 1720, s'est étendu jusqu'à la Révolution française. Dans l'histoire de la littérature, on compte un certain nombre d'ouvrages de ce type parus entre 1740 et 1790 comme relevant de ce terme de *Empfindsamkeit* : sensibilité/sensitivité — en particuliers ceux de Gottlieb Klopstock (1724-1803)

« alors remarquez que sentimental est un nouveau mot. Si Laurence Sterne était autorisé à former un nouveau mot, son traducteur devait également être autorisé à le faire. Or les Anglais n'avaient guère d'adjectif pour exprimer le sentiment, nous en avons plus d'un pour exprimer le ressentir, la sensibilité, le sensitif, la réceptivité, mais chacun dit quelque chose de différent, osez-vous sensible ! Si l'on parle d'un voyage fastidieux, dans lequel beaucoup d'efforts sont impliqué(e)s, alors on peut aussi l'appeler un voyage *empfindsam*, dans lequel il y eut beaucoup d'*Empfindung*.²⁹

Dans les développements de Lessing, on peut remarquer comment l'usage et le sens de ce mot « *empfindsam* » se sont déplacés depuis. À l'époque, ce n'était qu'un simple adjectif pour exprimer beaucoup de sentiments reçus. Lorsque aujourd'hui on parle de quelqu'un d'*empfindsam* ; on veut plutôt signifier une qualité de participation sensible de sa part, on est alors rempli de sentiments ou très réceptif, délicat, empathique, hautement sensible... Le mot *Empfindung* avait aussi à l'époque un sens quelque peu différent. Dont l'usage selon les frères Grimm, avait été vraiment correct « à partir de la seconde moitié du siècle précédent (le 18^{ème} siècle) qui était alors à distinguer du *gefühl* (le sentiment) comme *empfinden* (éprouver une sensation) de *fühlen* (sentir), dans *empfindung*, il y avait quelques chose de spirituel, qui s'écartait du sens plus sensible de *gefühl* (sentiment), l'*empfindung* est plus subjectif, le *gefühl* est plus objectif ; mais souvent les deux mots sont indifférents. »³⁰

Jusqu'à aujourd'hui cela est resté très ardu de distinguer quant à savoir si l'on ressent, sent, flairer ou pressent. Erika Dühnfort, de longues années durant enseignante Waldorf et chargée de cours, réalisa pourtant une telle tentative : « En sentant (*führend*) je relie le monde à moi, en ressentant (*empfindend*) je me tourne vers le monde. »³¹ Il ne s'agit pas tant pour moi, ici, d'une distinction souhaitée aussi précise que possible, mais beaucoup plus de signaler que chez nous, c'est encore un problème de déterminer clairement ce que nous voulons dire avec des mots qui se trouvent à notre disposition.

Les contemporains de Laurence Sterne étaient en tout cas prêts pour ce thème. La lecture des récits de voyage fit une sérieuse concurrence à celle des romans vers la fin du 18^{ème} siècle. « Une des caractéristiques de notre siècle c'est l'enthousiasme des gens pour les livres des récits voyages. »³² Voyager et lire entraient dans un remarquable parallélisme. Les voyageurs furent souvent des lecteurs enthousiastes. Aujourd'hui cette culture en est arrivée à sa fin, aussi bien celle de lire que celle de voyager, en tant qu'expérience formatrice, aventure civilisée et jouissance extravagante — bref : voyager, en tant qu'expérience existentielle. Voici trente ans déjà, le journaliste suisse, Aurel Schmidt, parlait de la « fin des voyages »³³. Aujourd'hui, on voyage sans véritablement se déplacer et sans même arriver à destination, tant on est téléporté sans encombre *all inclusive* jusqu'à la destination et qu'on disparaît à nouveau. Ce qui vaut la peine d'être vu est devenu une curiosité que l'on coche plus qu'on ne la remarque. À part des instantanés qui ressemblent à des milliers d'autres, il n'en reste rien dans la mémoire : « La terreur du même s'empare aujourd'hui de tous les domaines de la vie », constate le philosophe Byung-Chul Han : « On va partout sans faire d'expérience. On accumule des informations et des données sans acquérir de *connaissances*. On est avide d'expériences et d'acquisitions, mais dans lesquelles on reste *toujours le même* ». ³⁴ Et : « Le franchissement du seuil cède aujourd'hui la place au *passage* sans seuil. Sur Internet, nous sommes plus nombreux que les touristes. Nous ne sommes guère plus un *homo doloris* qui habite les seuils. Les touristes ne font pas l'expérience d'une parenté, d'une douleur. Ils restent ainsi *identiques*. »³⁵

29 *Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm digitalisierte Fassung im Wörterbuchnetz des Trier Center for Digital Humanities [Dictionnaire allemand de Jacob Grimm et Wilhelm Grimm version numérisée dans le réseau de dictionnaires du Trier Center for Digital Humanities] Version 01/23 — www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid-E04022*

30 www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid-E04026

31 Erika Dühnfort : *Mit Lyrik leben — Berichte, Betrachtungen, Anregungen [Vivre avec la poésie - témoignages, réflexions, suggestions]*, Stuttgart 2000, p.89.

32 Tiré de la préface de l'éditeur anglais de l'ouvrage de Karl Philipp Moritz : *Reisen eines Deutschen in Italien in den Jahren 1786 bis 1788 [Voyages d'un Allemand en Italie dans les années 1786 à 1788]*, cité d'après Attilio Brilli : *Als Reisen eine Kunst war. Vom Beginn des modernen Tourismus : Die « Grand Tour » [Quand voyager était un art. Les débuts du tourisme moderne : le "Grand Tour"]*, Berlin 2012, p.32.

33 Aurel Schmidt : *Wege nach unterwegs — Das Ende des Reisens [Chemins abandonnés - La fin du voyage]*, Zürich 1992. [Récemment en France, le petit joyau de Sylvain Tesson *Sur les chemins noirs* a remporté un certains succès, ainsi que le film qui s'en est suivi, pourtant bien appauvri des réflexions intéressantes de Tesson sur la France d'aujourd'hui...ndt]

34 Byung-Chul Han : *Die Austreibung des Anderen [L'expulsion de l'Autre]*, Francfort-sur-le-Main 2019, p.5.

35 À l'endroit cité précédemment, p.47.

Guérison et sanctification

Les lignes de rupture entre l'être humain et la nature ne sont pas seulement visibles avec les images de glaciers qui fondent ou des icebergs qui se rompent dans les océans. Les grands événements naturels ne sont plus des spectacles sur la scène du monde devant nous et pour nous. Par nos actes et nos comportements nous avons une part essentielle et responsable dans les processus et événements naturels. Ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau c'est que cela a atteint notre conscience sociétale et culturelle et appelle une révolution dans notre attitude à l'égard de la nature et du monde qui nous entourent directement. La co-implication de l'être humain au façonnement de la Terre future doit encore adopter de toutes autres dimensions si l'on veut corriger notre relation profondément dérangée à notre mère la Terre et ne pas l'abandonner à son état d'habitabilité de plus en plus menacé.

Steiner réclamait dans une vaste prévoyance de ces dimensions et perspectives, ce que Albert Steffen avait résumé dans la formule brève : « Nous regardons le monde de la nécessité naturelle dans sa disparition. Le monde moral au principe d'un devenir. Une coque se rompt et il en sort un germe. Dans nos idéaux une nouvelle Terre se préfigure. Et l'âme humaine prend part à son édification. »³⁶ Les nouvelles alarmantes de décadences et dévas-tations ne font pas seulement partie de notre temps, il y a aussi cette voix surprenante — et le ton plus encore étonnant des contemporains qui nous tranquilisent :

« Lors d'un discours prononcé à l'occasion de l'ouverture du camp d'*Extinction Rebellion* de Berlin, en octobre 2019, j'ai osé émettre une hypothèse sur ce que le mouvement vise en réalité. Ce que nous voulons vraiment, disais-je, c'est que l'humanité sanctifie à nouveau la nature. Nous voulons passer d'une société de domination à une société de partage, de la soumission à la création en commun, de l'exploitation à la régénération, du dommage à la guérison et de l'isolement à l'amour. Et nous voulons exprimer ce changement dans toutes nos affaires : dans l'écologie, l'économie, la politique et dans la vie personnelle. C'est pourquoi nous pouvons dire : « L'amour est la révolution ».³⁷

Lorsque quelque chose est sacré pour moi, alors mon respect, mon attention, ma sensibilité et ma conscience, à l'égard de cette chose, sont au niveau le plus haut : Savoir que la Terre est vivante, c'est faire un pas en direction qu'elle puisse un jour être considérée comme sacrée. C'est un pas vers un profond respect à l'égard de tous les êtres. N'est-ce pas ce dont il s'agit véritablement pour tous les mouvements de protestation réclamant une prise en compte de la protection climatique ? Un respect devant tous les êtres c'est le fondement de la révolution de l'amour. Sans ce respect, peut être que nous rebattons toutes les cartes, mais on restera toujours sur le même jeu. »³⁸ L'aspect que peut avoir une telle révolution relationnelle, chez un anthroposophe résolu, se laisse éprouver dans la contribution dans cette revue de Werner Csech, où il raconte la manière dont il s'est approché d'une cascade avec respect et attention, avant qu'il commence à la photographier — et comment le photographe, plus tard, est revenu sur l'endroit, sans caméra, pour la remercier.³⁹

Die Drei 5/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ruedi Bind est né en 1950, il vit à Arlesheim (Suisse) est auteur de textes courts en prose et de petites histoires, poèmes, pièces de théâtre et pièces audio, films d'art et poèmes vidéo. Depuis ses études de science naturelle anthroposophique au Goetheanum, c'est un botaniste amateur [au sens originel « qui aime », *ndt*] avec un regard imprégné de la sociologie des plantes et un ami du cours saisonnier de l'année. Il préfère des échanges en petits entretiens ou bien des travaux de lecture, ou selon le cas de colloques, depuis des années, il improvise aussi la musique en petits groupes.

36 Compte-rendu de la conférence du 5 septembre 1921 — publiée dans : Rudolf Steiner : *Anthroposophie, ihre Erkenntniswurzeln und Lebensfrüchte* [], (GA 78), Dornach 1986, pp.132-152. — par Albert Steffen : *Das Goetheanum* 9/1921, p.68.

37 Charles Eisenstein : *Das drohende Aussterben und die Revolution der Liebe* [La menace d'extinction et la révolution de l'amour] août 2020. — <https://charleseisenstein.org/essays/das-drohend-aussterben-und-die-revolution-der-liebe>

38 *Ibid.*

39 Voir Werner Csech : *Die dunkle Seite der Fotografie* [La face cachée de la photographie] **Die Drei** 4/2021, pp.37-48.